

## Un mot seul et le monde est énoncé

Guy Gervais

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gervais, G. (1985). Un mot seul et le monde est énoncé. *Liberté*, 27(4), 69–76.

GUY GERVAIS

# UN MOT SEUL ET LE MONDE EST ÉNONCÉ

Un mot seul et le monde est énoncé  
secret toujours que cette tristesse de la chair

femme dès le premier jour arrachée à la vie  
question ultime qui perce l'argile de l'âme

voile où s'impriment les nuances du sang  
reflet du passage de la barque sur le souffle

serait-ce vous enfin parmi elles éclairée  
où germerait un signe abandonné sous les branches

revoir le ciel après votre départ  
à travers les oiseaux, les branches et leur chant  
prendre le premier sentier sous les forêts  
et chercher le loup qui coure à sa perte  
suivre les rivières comme des guides en pays liquéfiés  
que reste-t-il de nos âmes que des parfums  
pour reconstruire l'être disparu  
visages multiples les uns sur les autres comme des  
plumes  
et l'on voit la vie battre de l'aile alors que rien ne  
résiste  
ni moi ni personne nul homme ne traverse son corps  
sans laisser de sang comme un appel dernier  
j'ai déposé mes os au coin du feu comme un présent  
et je vole au devant d'une chute profonde  
qui nous guette au revers d'une vie comme l'aube  
et ma chair déchirée comme une voile sous l'orage  
vers quel récif amer se dirigent nos jours

---

Le vent est mort sur les feuilles  
mon cœur a roulé comme une pierre  
le bruit d'une branche brisée blesse  
la fleur qui tombe comme une goutte de chair

Qu'y a-t-il devant nous d'inconnu  
chaque matin la mer laisse le sable nu  
nous avons cru voir les traces de messagers  
mais le froid brûle les yeux comme du sel

le soleil durcit les rêves sur nos lèvres  
l'écorce de l'être se replie dans l'ombre  
chaque journée résonne dans nos cœurs  
comme du fond d'une grotte où rien ne pleure

Tous les oiseaux ont quitté le navire  
les branches plient sous le vent  
mais le chant dans la gorge brûle comme l'été  
et midi s'attarde tel un vautour sur sa proie  
quelle source viendra jusqu'ici en ce monde de terre  
abreuver de son chant les obscures amours rompues  
le verbe s'évapore comme un parfum silencieux  
et les bêtes enivrées rôdent patiemment  
mon cadavre s'enfouit sous la poussière  
afin de fuir la naissance de tes yeux  
dont le bleu souvenir hante toutes mes chairs

---

Sombre jour de tes yeux entre deux paupières  
je vois le mystère et je lis ton regard  
l'infini s'étend sur une ligne horizontale et verte  
où la nuit tombe, claire comme l'iris de ta lumière

je mets les mots sur tes lèvres mais ils se perdent  
car ton souffle est ailleurs, ta voix perdue m'étreint  
l'imaginaire, seul fermier des champs de l'esprit  
rêve d'une moisson de joie qui ressemble à tes chairs

je descends vers le sol comme un ange sans oracle  
mon verbe ne jaillit plus sur la mer emportée  
les voiles de tes secrets ressemblent à des adieux  
où les mots contournent les objets sans les dire

je ne peux rien connaître que cette femme refuse  
les heures studieuses m'apprennent son langage  
mais sur son front je lis déjà l'oubli des sons  
comme un long séjour d'une vie en eaux calmes

ses doigts glissent entre les miens comme du sable  
l'éternité se mêle au quotidien des pages  
une vague viendra emmêler l'écriture  
parmi les signes blancs que les rochers déchirent

le roc est mon exil où ma parole se brise  
avant de prononcer la voix de votre nom  
j'ai gravé dans la pierre le récit de ma gorge  
où brûlent en même temps et l'amour et la nuit  
et monte un chant si doux que les fleurs  
s'abandonnent  
pendant que vous glissez au loin sur les eaux  
pour ne plus revenir que sous forme d'oiseau  
tracer devant mes yeux un signe de l'espace  
vol qui toujours me hante de ne plus mourir

Voir passer les jours parmi les fleurs  
et les reconnaître à leur parfum  
ainsi que des visages aimés  
la vie serait un long message inscrit dans notre chair  
que nous lirions ensemble à haute voix  
assis auprès d'un arbre plein de bruits et de plumes  
chaque mot qui tombe sème ses résonnances  
à même notre gorge et nos lèvres, les heures  
tissent une écorce de sens d'où le mystère sortira  
quand nous serons prêts à céder notre chair

dans le jardin intime de nos rêves  
les choses minuscules semblent lourdes de sens  
et rien n'échappe à la rumeur fragile  
j'entends le corps se rompre comme une fleur de la  
tige  
les abeilles s'enfuient emportant l'essentiel



c'est l'automne déjà au milieu du ciel  
les arbres vont tomber sous les coups du hasard  
car il faut bien chauffer son âme quand vient le froid  
les fruits secs attendent aux combles du grenier  
que vienne le silence des longs jours qui nous guettent  
comme des bêtes veillant sur une proie facile

faut-il se protéger des vents de l'étranger  
qui chavirent les vies et brûlent les vaisseaux  
qui s'aventurent sur le calme des eaux  
quand la vie nous appelle et nous pousse

l'hiver est en nos os comme une poudre blanche  
qu'un rien disperse à jamais dans l'espace  
et nos larmes se figent de souvenirs amers  
une image fragile qui ressemble à la femme  
oubliée en nos chairs arrachées à la nuit

faut-il rester au sol comme des pierres  
à mûrir une mort qui roule sous nos corps